

A la rencontre des savants piémontais : sur les pas de Jérôme Lalande dans son *Voyage d'Italie* (1765-1768)¹

L'étude des sociabilités savantes à l'époque moderne a connu depuis deux décennies au moins un profond et fécond renouvellement, notamment grâce aux travaux de Daniel Roche². L'étude des collectionneurs peut participer de la reconstitution de ces sociabilités et de leurs pratiques au cours des temps modernes. Ce milieu peut se recomposer en étudiant différents types de sources, et notamment les récits de voyages qui se multiplient au XVIII^e siècle. Les récits de voyages aident l'historien qui tente de reconstruire les réseaux savants, notamment à l'époque moderne, à connaître les figures locales considérées comme étant suffisamment intéressantes pour qu'un étranger en voyage puisse les mentionner³. Il s'agit de ce point de vue d'une double reconnaissance. La première est celle de l'érudit local, qui en étant cité dans un livre diffusé à l'étranger, se trouve conforté et se voit attribuer une place dans les réseaux scientifiques. Pour le rédacteur du récit de voyage, il s'agit non seulement de montrer la qualité de ses interlocuteurs lors de ce qui doit être un voyage de formation, mais aussi de montrer son insertion dans la « République des lettres ». Dans une histoire des sociabilités scientifiques, les récits de voyage permettent de lire par impression les éléments composants les réseaux mais aussi d'appréhender les pratiques des savants voyageurs, permettant ainsi de reconstituer la « République des sciences ». La notion de « République des sciences » a fait l'objet du numéro 40 de la revue du Dix-huitième siècle dirigée par Irène Passeron. A la fin du XVIII^e siècle, les scientifiques sont engagés dans un processus d'autonomisation, de professionnalisation et de spécialisation de leurs domaines d'études, il faut évidemment apporter beaucoup de nuances à cette idée car il s'agit d'un processus s'étalant sur un temps relativement long.

¹ Je tiens particulièrement à remercier Colette Le Lay pour ses remarques et ses corrections.

² ROCHE, Daniel, *Les républicains des lettres : Gens de culture et lumières au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1988, 393 p.

³ ROCHE, Daniel, *Humeurs vagabondes : de la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*, Paris, Fayard, 2003, 1031 pages.

Une certaine historiographie a longtemps vu dans la monarchie sarde un exemple d'Etat moderne limitant les recherches scientifiques⁴ ou du moins peu encline à laisser se développer un milieu « scientifique ». L'exemple le plus souvent invoqué est celui de Lagrange, savant piémontais de premier plan dans la « République des Sciences », (il est en effet le correspondant de D'Alembert et de Condorcet). Son départ vers l'Académie de Berlin, en 1766, a été souvent présenté comme une réaction au désintérêt des rois de la dynastie de Savoie alors que l'explication la plus plausible semble comparable au départ d'un Gassendi : celui –ci a cédé aux sirènes d'un protecteur puissant et de la reconnaissance d'un talent à l'étroit dans le duché de Savoie. Cependant, Victor-Amédée III accorde des statuts aux réunions de travail entre Lagrange, Cigna et Allioni et M. de Saluces de Monesiglio⁵, il crée ainsi l'Académie royale, et fonde également l'académie de peintures et de sculptures. Son grand-père Victor-Amédée II avait déjà transformé les enseignements de botanique de l'université de Turin en véritable chaire en 1729, ainsi que le jardin botanique en jardin royal. Certes il faut attendre la fin du dix-huitième siècle pour voir émerger ces différentes institutions, mais l'intérêt du pouvoir au cours de ce siècle est manifeste. L'exemple le plus probant étant le voyage de Vitaliano Donati au Levant commandité par le souverain⁶ ou encore la rénovation de l'université par Victor-Amédée II. Ainsi, Paola Bianchi a bien montré la renommée de la formation dispensée au sein de l'*Accademia Reale Delle Scienze* auprès des étrangers, et plus particulièrement des britanniques⁷, nombreux à s'installer quelques temps à Turin. Ce séjour leur permet de compléter leur tour de formation à travers l'Europe continentale avant de poursuivre vers le reste de la péninsule italienne. Les travaux de Guiseppe Ricuperati et de Vincenzo Ferrone, ont largement démontré la vigueur de la vie intellectuelle de la capitale piémontaise⁸. La relation du voyage de Jérôme Lalande en Italie, permet de montrer que le Royaume de Piémont-Sardaigne et plus particulièrement sa capitale Turin ne sont pas des déserts intellectuels. En

⁴ Voir notamment JONARD, Norbert, *L'Italie des Lumières*, Paris, Honoré Champion, 1996, 295 pages.

⁵ En Italien Saluzzo di Monesiglio.

⁶ SCALVA, Giuse, Un médico alla corte di Carlo Emanuele III: Vitaliano Donati e il suo viaggio in Levante (1759-1762), *Nuncius: Journal of the History of Science*, 15, no. 1, 2000, pp. 365-397.

⁷ BIANCHI, Paola, In cerca del moderno: studenti e viaggiatori inglesi a torino nel settecento, *Rivista Storica Italiana*, 115, no. 3, 2003, 1021-1051.

⁸ RICUPERATI, Giuseppe, *L'organizzazione Della Cultura nell'Italia Del '700: Istruzione e Accademie: Materiali Di Studio e Ricerca, Facolta Di Scienze Politiche, Corso Di Storia Moderna I-B*, Tirrenia, 1976, 294 p. et RICUPERATI, Giuseppe, *Lo Stato Sabauda Nel Settecento: Dal Trionfo Delle Burocrazie Alla Crisi D'antico Regime*, UTET libreria, 2001, 464 p.

effet, ce récit aide à saisir la composition du milieu savant turinois à travers le portrait des milieux savants du Piémont réalisé par son auteur. Il s'agit dans ce travail de présenter rapidement Jérôme Lalande, et son voyage en Italie. Il faudra s'attarder ensuite sur l'identification des savants présentés par Lalande dans les territoires continentaux de la Maison de Savoie.

Lalande, un savant inséré dans la république des sciences

Une rapide présentation du voyageur⁹ s'impose.

Jérôme Joseph Lefrançois de Lalande (dit Lalande) qui naît à Bourg-en-Bresse le 11 juillet 1732. Il étudie à la faculté de droit à Paris. Au cours de ses études il fait la connaissance de l'astronome Delisle chez un de ses professeurs et il suit les cours de son nouveau mentor au Collège de France. C'est le moment où se prépare la célèbre campagne astronomique de 1751, qui offre l'un des premiers exemples de coopération scientifique internationale, avec ses sept stations principales d'observation s'étendant du Cap à Stockholm (il s'agissait, à partir d'observations coordonnées, d'obtenir les distances, plus précisément les parallaxes, de la Lune et de Mars par rapport à la Terre). Lalande va occuper la station de Berlin, il y fait un excellent travail, ce qui le fait remarquer et lui ouvre les portes de l'Académie des sciences de Berlin dès 1753. La même année, il est élu à l'Académie des Sciences de Paris. Il présentera 150 articles devant cette institution. Il est ensuite chargé par l'Académie de la rédaction de la *Connaissance des Temps*, qu'il éditera de 1760 à 1775 (et plus tard de 1794 à 1807), il joue aussi un rôle important dans les deux opérations internationales de 1761 et 1769 relatives à l'observation du passage de Vénus devant le Soleil, destinées à la détermination de la parallaxe solaire. Ce qui

⁹ Pour plus de renseignement sur la vie et l'œuvre de Jérôme Lalande se référer aux ouvrages et articles suivants :

- BOISTEL, Guy, LAMY, Jérôme, LE LAY, Colette, *Jérôme Lalande (1732-1807) : Une trajectoire scientifique*, Rennes, P.U.R., 2010, 240 pages.

-BOISTEL, Guy, Jérôme Lalande, premier astronome médiatique, *Les génies de la science*, n°32, août-octobre 2007, pp. 10-13

- DUMONT, Simon, *Un astronome des Lumières : Jérôme Lalande*, Paris, Vuibert, 2007, 350 pages.

révèle la reconnaissance dont il jouit dans la « République des sciences », dont il est une figure reconnue.

Le cours dont il a la charge au Collège de France (à partir de 1751) connaît un franc succès. Il occupe la chaire d'Astronomie du Collège à partir de 1762. Il réalise également un important travail de vulgarisation en rédigeant des ouvrages d'enseignement et de vulgarisation qui serviront longtemps de référence, en particulier son *Astronomie des dames en 1786*. Il rédige près de 250 articles sur l'astronomie, les mesures et la franc-maçonnerie (il est d'ailleurs lui-même franc-maçon à partir de 1768) pour le *Supplément de l'encyclopédie* et pour *l'Encyclopédie méthodique* de Panckoucke. Il participe également à la création du Calendrier républicain sous la Révolution. Il est mort à Paris le 4 avril 1807.

Le voyage vers l'Italie : le Piémont comme première étape

Notre recherche porte plus précisément sur le voyage de Jérôme Lalande en Italie¹⁰ dans les années 1765-1766. Ce récit est un apport indéniable pour saisir l'identité des savants et des érudits du Piémont. Nous nous attacherons plus particulièrement au parcours du savant dans le Royaume de Piémont-Sardaigne, cependant la suite de son voyage à travers la péninsule italienne ne sera pas abordée. La source principale utilisée pour cette recherche est la seconde édition du livre imprimé à Paris en 1786 par Desain. La première édition date, elle, de 1769. L'intérêt de cette édition est que Lalande s'appuie sur un certain nombre d'ouvrages pour compléter sa première présentation de l'Italie. Lalande donne d'ailleurs la liste de ces sources dans un long chapitre, en accompagnant chacune d'un commentaire. De la même façon, lorsque Lalande présente « les hommes qui se sont illustrés dans les lettres » dans les provinces piémontaises, il précise qu'une partie de ces informations provient de l'ambassadeur de France à Turin, le baron de Noailles (neveu du ministre des affaires étrangères et duc du même nom).

Le voyage de l'astronome semble très intéressant car il s'agit d'un savant reconnu à l'époque de son voyage (membre de l'Académie des Sciences de Paris et

¹⁰ LALANDE, Jérôme, *Voyage en Italie*, Paris, Desain, 1786, Tome 1, Seconde édition.

Berlin depuis 1753) et non pas d'un jeune homme réalisant son tour de formation, place ses rencontres et visites sur un plan plus formel et leur donnent une autre dimension. Lalande est un hôte recherché lors de son voyage: son statut de savant reconnu lui permet d'ouvrir les portes des maisons et des institutions qui n'accueillent que des visiteurs dûment recommandés par un membre de la République des Lettres. Le livre n'est pas tant un récit de voyage qu'un guide à usage des voyageurs qui voudraient réaliser le voyage d'Italie, comme la majorité de ce genre d'ouvrages au XVIIIe siècle : on peut citer par exemple le voyage en Italie de Bergeret et Fragonard en 1773-1774. Pour Paris, la littérature est nombreuse et nécessiterait une recherche complète et spécialisée, car si les guides de voyageur à Paris sont utilisés par de nombreux chercheurs, ils n'ont pas fait l'objet d'une étude spécifique. En ce qui concerne Lalande, son récit de voyage est donc principalement un guide pour les étrangers qui souhaiteraient voyager en Italie. Dans la préface, il décrit les buts de son ouvrage en ces termes :

« En parcourant l'Italie avec toute la curiosité et le plaisir imaginable, je lisois les auteurs qui en avoient donné les notices, je trouvois leurs ouvrages défectueux et incomplets, j'étois fâché que l'ont eût pas imprimé en France une description de cette belle partie du monde, propre à en faciliter le voyage aux françois ; et à leur rendre agréable : je me proposais d'y suppléer »¹¹

Le voyage en Italie est organisé avec une préface¹². Cette partie est suivie de l'Histoire Naturelle de l'Italie, elle-même suivie d'une constitution physique de l'Italie réalisée par Ferdinand de Saussure. Dans les dix-huit premiers chapitres, Jérôme Lalande développe son voyage en Savoie et en Piémont¹³, nous fonderons notre étude sur ces chapitres.

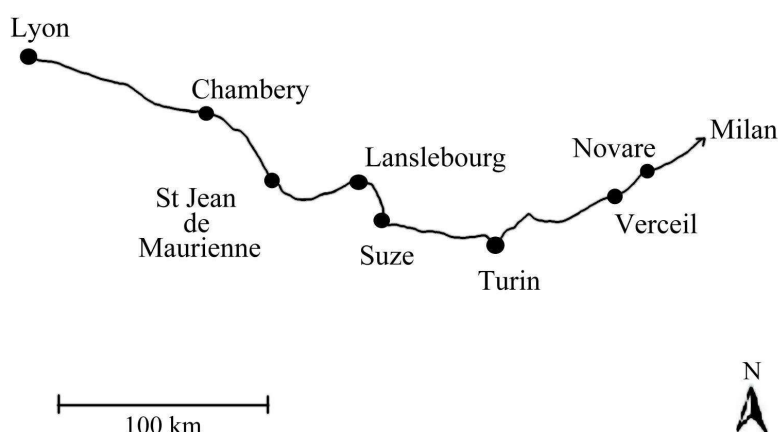
La route qu'emprunte Lalande est des plus classiques pour les voyageurs qui souhaitent se rendre en Italie à partir de Lyon : c'est celui de la vallée de la Maurienne par le Montcenis, en passant par Chambéry et notamment par la célèbre et emblématique forteresse de Montmélian. Lalande suit la vallée de la Maurienne, à partir de St Jean de Maurienne. Ensuite il passe par St Michel de Maurienne, Modane, Lanslebourg, pour passer le col du Montcenis. A partir du col il redescend

¹¹ Ibid. page 7

¹² Ibid. jusqu'à la page 39

¹³ Ibid., pages 59 à 253

vers Suze, puis Lalande suit le cours de la Doire Ripaire jusqu'à Turin. Cette route souvent pratiquée par les voyageurs est également celle utilisée par les troupes françaises pour se rendre au-delà des monts lors des guerres opposant le Royaume de France et les ducs de Savoie.



Carte 1 : le trajet de Lalande à travers les Etats de la maison de Savoie

Lalande, au cours de sa traversée des Alpes, décrit toutes les curiosités locales rencontrées au cours du voyage, notamment les œuvres d'art digne d'attention dans tous les villages qu'il rencontre sur son chemin. On peut donner pour l'exemple le cas du village de St Jean de Maurienne où il décrit un bas-relief réalisé par les frères Collini, sculpteurs du roi, dans la cathédrale. Il note également une suite de portraits des évêques. Il précise également que M. de Rive recherche des antiquités dans les environs de Saint-Jean-de Maurienne.

Concernant les antiques Lalande précise également que le marquis de Maffei¹⁴ a envoyé à l'université de Turin les antiquités qu'il a pu découvrir dans les alentours de Suze. Il précise également que le versant piémontais des Alpes a été parcouru par MM. Ricolvi et Rivatelle à la recherche d'inscriptions latines.

Il souhaite ainsi informer les voyageurs sur les différentes curiosités qu'il pourrait rencontrer et qui mérite l'attention, bien souvent il n'est pas question de chef-d'œuvre, mais plutôt d'indiquer au voyageur ce qui peut agrémenter son voyage.

¹⁴ MARCHI, Gian Paolo, *Un italiano in Europa : Scipione Maffei tra passione antiquaria e impegno civile*, Vérone, Libreria Universitaria, 1992, 285 p.

A partir de Turin, Lalande prend le chemin de Milan par la route de Verceil. Il présente deux autres routes (celle de Turin à Gênes et celle de Turin à Milan par Asti, Alexandrie et Tortone) avant de détailler son propre parcours. Il suit la route menant de Turin à Verceil puis passe par Novare. Il quitte ensuite le territoire du Roi de Piémont-Sardaigne en se dirigeant vers Plaisance, pour ensuite cheminer vers Milan. Tout au long de ce parcours, Lalande précise les prix des postes et toutes les facilités qui s'offrent aux voyageurs.

La Description de Turin

Lalande estime, à l'époque de sa rédaction, à plus de cents le nombre de personnes qui ont déjà publié des ouvrages à Turin ou dans les villes voisines, tous domaines confondus. Ensuite, il précise qu'il a recours aux informations fournies par le baron de Choiseul, ambassadeur de France à Turin. Il appuie également son récit sur des érudits locaux : pour Turin sur les recommandations de M. Bartoli et Scarampi ; pour Cuneo sur les indications de Beraudo ; et M. de Raymondis pour Nice. Il précise cependant que ces données sont fragmentaires, mais elles lui permettent d'inclure également les savants qui se sont illustrés depuis son voyage vers l'Italie et son retour en France. Il peut ainsi présenter au public des informations mises à jour.

Les collections artistiques du palais royal

Lalande présente les collections royales de peinture qui se trouvent dans le *Palazzo Reale*. Il fait commencer ces collections par Victor-Amédée et ajoute qu'elles ont été poursuivies par Charles-Emmanuel III. En réalité ces collections datent pour une grande part au moins du règne d'Emmanuel-Philibert (1528-1580) et de Charles-Emmanuel Ier (1562-1630), qui a porté une attention particulière aux collections artistiques comme le montre une somme de travaux consacrée à ces collections¹⁵.

¹⁵ BAVA, Anna Maria, DARDANELLO, Giuseppe, di MACCO, Michela, *et al.*, *Le collezioni di Carlo Emanuele I*, Turin, Fondazione CRT, 1995, 431 pages.

La description de Lalande comprend les appartements d'hiver, la salle d'audience, la galerie du roi, et d'une suite de cabinet de peintures dont plusieurs consacrés aux œuvres d'un seul peintre comme le cabinet de Van Loo¹⁶, la bibliothèque particulière, la galerie de la reine et les chambres à couché.

Lalande décrit les décorations du palais, notamment les plafonds et les dessus de portes majoritairement réalisés par Ricci et Daniel de Seneterre avec des sculptures des Frères Collini, sculpteurs du roi, ainsi qu' un plafond du Chevalier de Beaumont, premier peintre du roi, dans la chambre à coucher.

Lalande présente aussi les œuvres de Van Dyck : en particulier un portrait équestre du Prince Thomas de Savoie ; le portrait en pied de Charles Ier ; le portrait de ses enfants ; la bataille de Saint-Quentin (10 août 1557, victoire du duc Emmanuel-Philibert de Savoie commandant les armées espagnoles sur les troupes du connétable de Montmorency) et enfin un autoportrait qui met en valeur les actes et la renommée de la Maison de Savoie. Il faut également rappeler que la maison de Savoie est apparentée à la famille des Stuart, par le mariage de Victor-Amédée II avec Anne-Marie d'Orléans petite fille de Charles Ier par Henriette d'Angleterre épouse de Monsieur¹⁷.

Les autres artistes présentés sont majoritairement des peintres italiens : l'Albane (Francesco Albani), Orazio Gentileschi (1563-1639), avec notamment des tableaux comme *La Science* ou *Loth et ses Filles* (enlèvement des sabinés), Cimiani, Carle Maratte, Guerchin, Benvenuto Garofalo, (1476-1559), Du Guide, Calabrese, Cignani, Véronèse représenté par son *Moïse sauvé des eaux* et sa *Reine de Saba*, Sébastien Lerici avec une Suzanne justifiée et un Moïse, l'enfant prodigue du Guerchin (1591-1666), Giovanni Garsoni, Pietro Della Vecchia (1603-1678). Enfin, Lalande décrit un bas-relief de Donatello.

Les collections du *Palazzo Reale* contiennent également les œuvres d'artistes de l'école flamande comme Jean Miel, Jacob Bassan, Porbus (1569-1622), Gérard Dow (1613-1675), Van Huysum, Breughel (mais là aussi sans indication sur quel membre de cette grande famille de peintre) avec la représentation de quatre paysages. Lalande présente également des œuvres de Rembrandt (1606-1669), Godefroï Schalken (1643-1706), Holbein le jeune (1497-1643) avec un portrait d'Erasme,

¹⁶ Peut être Jean-Baptiste (1684-1745) qui réalise voyage à Turin dans les années 1712-1715, ou son frère (plus probablement) Charles-André qui s'installe à la cour de Turin en 1732 à l'invitation de Charles-Emmanuel III.

¹⁷ Philippe d'Orléans

Sedoux, Wandernerf, Hugtemburg, Abraham Mignon (1640-1679), Willem Kalf (1622-1693), et enfin Peter Neefs. Dans ce dernier, aucune distinction ne permet de savoir s'il s'agit du père (Peter Neefs le vieux 1570-1639) ou de son fils (Peter Neefs le jeune 1601-1658). Cette présence de nombreux peintres flamands est à mettre en relation avec le long séjour d'Emmanuel-Philibert dans les Pays-Bas espagnols¹⁸, lors de l'occupation française des états de la maison de Savoie¹⁹. Le duc a pu ainsi se familiariser avec l'école de peinture flamande.

Lalande précise également que les tableaux dont les sujets étaient plus légers n'étaient présentés qu'aux amateurs de passage et qu'ils étaient dans une pièce particulière. Lalande signale également des laques du Japon dans une grande chambre.

Les tableaux du palais royal constituent un élément de décoration qui souligne le prestige de la maison de Savoie, et comme en témoigne le choix des sujets : la bataille de Saint Quentin, le portrait de Thomas de Savoie ou d'Emmanuel-Philibert par exemple. Ces collections mettent en avant le rôle de mécène des Rois de Piémont-Sardaigne en exposant les œuvres d'artistes ayant travaillé à la cour comme Van Loo, le chevalier de Beaumont ou les Frères Collini. Dans cette perspective, les collections de tableau du *Palazzo Reale* s'inscrivent dans la continuité des trésors royaux du Moyen Âge²⁰. Mais il s'agit aussi d'une véritable collection comme le prouve l'existence de la collection des œuvres « légères » que seuls les véritables amateurs peuvent visiter.

Cette attention particulière (la description des collections en nombre de pages représente autant que la description de la ville) d'un savant pour les œuvres d'art contenu dans le *Palazzo Reale*, et la place importante qu'il accorde à leurs descriptions montre bien que le monde scientifique et celui des arts n'est pas encore totalement séparé et que « l'empire des sciences » fait parti intégrante de la « République des lettres ». S'il veut obtenir la reconnaissance de ses pairs, un

¹⁸ Il assure même le commandement des troupes impériales dans les Pays-Bas en 1553 et gagne pour Philippe II la bataille de Saint-Quentin (1557).

¹⁹ Emmanuel-Philibert retrouve la pleine souveraineté de ses états lors du traité de Cateau-Cambrésis en 1559, Il épouse la même année la fille de François Ier.

²⁰ Pour la filiation entre les trésors royaux du moyen âge et les collections de l'époque moderne voir : LUGLI, Adalgisa, *Naturalia et Mirabilia : les cabinets de curiosités en Europe*, Paris, Adam Biro, 1998, 267 pages, trad. Gabriele Mazzotta, Milan, 1983.

membre de la « République des lettres » doit témoigner d'une érudition dans des domaines très divers²¹.

Les savants présents à Turin d'après Lalande

Lalande traite de l'université de Turin qui fut créée en 1450, mais dont les statuts sont réformés en 1720 par le roi Victor-Amédée (c'est à cette époque que la maison régnante obtient le titre de roi de Sardaigne). En parallèle à cette réformation, Victor-Amédée II renforce le corps enseignant en faisant venir à Turin des maîtres étrangers comme Passini pour l'érudition, Lama pour l'éloquence, Regoletti pour la poésie ou Campiani pour la jurisprudence. Il décrit une partie des antiquités (dont ceux envoyés de Suze par le marquis Maffei) qui se trouve dans la cour de l'université.

Lalande évoque aussi sur l'organisation interne de l'université, avec ses vingt-quatre professeurs et les différents substituts, sans jamais les nommer tous.

Ensuite, Lalande fait une description du cabinet des antiques confié à la garde de Bartoli antiquaire du roi et directeur du *museo del Re*. Lalande indique que cette collection comprend un médailler de trente milles médailles, mais pour lui il est de moins grande qualité que celui du roi de France : les pièces sont de moindre importance et il y a beaucoup de double. Le médailler, à l'époque du voyage de Lalande est confié à la garde de l'abbé Mazzuchi et du Chevalier Tarin.

Dans l'enceinte de l'université, l'auteur mentionne la salle de physique, le théâtre d'anatomie et la bibliothèque qui contient cinquante milles volumes selon un catalogue de 1749 cité par Lalande. Cependant, il ne parle pas du Jardin botanique, malgré l'existence d'une chaire de botanique de l'université dirigée par Carlo Allioni, suite à une lettre d'autorisation datant de 1729. Il s'intéresse toutefois à l'observatoire de l'université fondé par Beccaria et dirigé à l'époque du voyage en Italie par Canonica. Il est vrai que l'observatoire est plus proche des préoccupations de Lalande.

Lalande présente une grande partie du personnel de l'université comme les bibliothécaires de l'université, l'abbé Berta et l'abbé Joseph Pasini. Lalande détaille les savants en activité à l'université et à l'*Accademia delle Scienze*. Il s'attarde

²¹ BROCKLISS, Laurence, *Calvet's Web: Enlightenment and the Republic of Letters in Eighteenth-Century France*, Oxford U. Pr., 2002, 471 pp.

notamment sur les trois grandes figures à l'origine de la création informelle de l'académie en 1757 : Le botaniste Carlo Allioni, auteur de la *Flora Pedemonta*, et qui a été il est le correspondant assidu de Albrecht Von Haller²², de Jean-François Séguier²³ ou encore de Carl von Linné ; Le mathématicien Lagrange correspondant de Condorcet, de d'Alembert et Euler ; et enfin Jean-François Cigna, médecin connu pour son intérêt pour les expériences d'électricité.

Lalande présente de grands noms de la république des lettres comme le comte Alfieri premier architecte du Roi de Piémont ou Joseph Bartoli (1707-1790), antiquaire du roi²⁴ et correspondant de l'Académie des inscriptions et Belles Lettres de Paris.

Les différentes annexes de l'université sont aussi traitées, comme le cabinet d'histoire naturelle dans le palais ou encore l'observatoire fondé par Beccaria.

Lalande présente le père Jean-Baptiste Beccaria, co-auteur avec le professeur Canonica du *Gradus Taurinensis*, dans lequel ils tentent de calculer un degré de la circonférence de la terre ; ou encore le cardinal Gerdil (1718-1802), né à Samoëns en Savoie, ancien précepteur du prince du Piémont, qui appartient à l'académie royale des sciences, et qui est surtout connu pour sa réfutation de *Emile ou De l'éducation*(1762) de Jean-Jacques Rousseau. Jean-Baptiste Beccaria est né à Mondovi et il a été professeur dans les universités d'Urbain, Rome, Palerme avant de revenir enseigner la physique à l'université de Turin. Beccaria a notamment réalisé des expériences sur l'électricité, et il a compté parmi ses disciples Lagrange et Cigna, il est également le fondateur de l'observatoire de Turin en 1759. Il était aussi le correspondant de Franklin avec lequel il échangeait autour de problème d'électricité. Il fut l'un des introducteurs de la physique newtonienne en Italie. Il fut admis en 1755 à la Royal Society ce qui consacra sa carrière de savant.

Lalande signale aussi à Turin la bibliothèque du séminaire laissé par Giordano marquis de Caraglio, pour être transformée en bibliothèque publique. L'hôtel Caraglio abrite le cabinet d'histoire naturelle du roi sous la direction de Carlo Allioni, cabinet

²² HACHLER, Stefan, « Deux réseaux de correspondance en interaction : la correspondance entre Albert de Haller (1708-1777) et Carlo Allioni (1728-1804) » in BEAUREPAIRE, Pierre-Yves (dir.), *La Plume et la toile: Pouvoirs et réseaux de correspondance dans l'Europe des Lumières*, Arras, Artois presse université, 2002, pp. 253-272.

²³ CHAPRON, Emmanuelle, *L'Europe à Nîmes : les carnets de Jean-François Séguier (1732-1783)*, Avignon, A. Barthélemy, 2008, 207 pages

²⁴ COLLECTIF, *Biographie universelle ou dictionnaire historique*, Paris, Furne, 1833, p. 192.

qui fut largement enrichi par Donati (notamment par son poste à l'université et à son voyage au Levant).

Enfin, il fait référence à l'Académie de peinture et de sculpture fondée en avril 1778 par le roi Victor-Amédée III. Il dresse une liste des membres de cette académie (créée après son voyage) grâce aux informations que lui a fourni le Baron Louis-César de Choiseul. Il présente ainsi les membres les plus éminents de cette académie comme Laurent Pécheux, premier peintre du roi, les frères Ignace et Philippe Collini, tous deux sculpteurs du roi. Il présente aussi quelques membres plus méconnus comme Charles-Antoine Porporati, Bernard et Fabrice Galleari, Jean-Baptiste Bernero, Victor Cignarole, M. Molinart, M. Rapous, ou encore M. Ladatte.

Une grande partie du milieu des savants présents à Turin sont des professeurs de l'université. Cette première constatation est assez logique du fait de la professionnalisation des scientifiques bien qu'un certain nombre d'amateurs soit également cité par Jérôme Lalande. Par exemple le comte de Saluces de Monesiglio, mathématicien et physicien éclairé surtout connu pour sa lettre sur la fabrication du salpêtre publié en 1782, mais aussi Jean-François Cigna qui est médecin du Grand Hôpital (déjà cité pour la fondation de l'Académie Royale des sciences). Il cite également le commandeur Geloso connu pour sa collection de camées et de pierres gravées. Les religieux sont également plutôt nombreux parmi les érudits, mais ce phénomène n'est pas particulier au Piémont-Sardaigne.

Les intérêts qui attisent la curiosité des savants turinois sont plutôt variés - mathématique, physique, antique, histoire naturelle - ce qui traduit bien l'éclectisme de la république des lettres ; toutefois, il faut noter la présence de nombreux techniciens parmi les érudits que présente Lalande. Par exemple le commandeur Alexandre-Victor Papacin d'Antoni, auteur en 1766 d'un ouvrage sur les effets de la poudre à canon, le comte de Saluces de Monesiglio et sa lettre de 1728 sur la fabrication du salpêtre, ou encore François-Dominique Michelotti professeur de mathématiques, intéressé par l'hydraulique.

Les autres savants piémontais

En parallèle des savants installés à Turin, Lalande présente des savants piémontais dans des villes secondaires du royaume de Piémont-Sardaigne.

Lors de son voyage vers Turin, Lalande parle dans sa description de Chambéry, de la société d'agriculture qui reçoit un encouragement lors de la visite du roi Victor-Amédée III en 1775. Il fait également référence à *Journal encyclopédique* édité dans la ville savoyarde.

Lalande fait une présentation des hommes les plus connus des territoires de la maison de Savoie, on trouve des références à des savants dans des villes assez modestes comme Brusca, Mondovi ou Ivree : par exemple, le comte Radicati de Cocconato installé à Casal ; ou encore M. Casati ; évêque de Mondovi de 1753 à 1782 et dont le catéchisme fut repris par Pie X ; le chevalier Alexandre Sappa d'Alexandrie (né et mort à Alexandrie 1717-1783) poète de son état et fait parti des fondateurs de *l'Agenzia Poetica Torinese* ainsi que des *Principe Accademico* de *l'Accademia degli Immobili*²⁵. Lalande fait également une présentation des savants présents à Ivree, comme le comte Perron de Saint Martin qui possède un jardin botanique et une ménagerie. Il parle également du chevalier Daviet de Foncenez membre de l'Académie royale des sciences, qui commande la place de Villefranche (Alpes-Maritimes) à l'époque du voyage de Lalande.

Lalande s'attarde sur Cuneo lors de sa description du voyage de Turin à Nice²⁶. Il répertorie dans cette ville une société littéraire fondée en 1770, un observatoire fondé par Beraudo (mais détruit en 1777 à cause des conducteurs électriques que Beraudo avait placé sur le bâtiment pour le protéger de la foudre et qui inquiétait les syndics de la ville). Cuneo ne compte pourtant à l'époque que huit à neuf milles habitants, ce qui n'en fait pas une très grande ville. Il présente aussi les bains de Vinadio, dirigé par un correspondant de l'Académie de Montpellier, le médecin Giavelli. Il présente aussi le Comte Bellino à Brusca (petite ville dans les environs de Cuneo), et qui possède une collection de médaille et d'histoire naturelle. Lalande signale d'ailleurs les sols de la région de Cuneo, comme particulièrement riche en objets antiques.

Lalande signale les piémontais qui se trouvent à l'étranger²⁷. Il cite par exemple les cas de Charles-François Badino qui réside en Angleterre, et du chimiste Sartoris qui officie en Pologne sans pourtant donner beaucoup de détail. Ce qui montre également que le Piémont est aussi une terre de formation qui alimente les

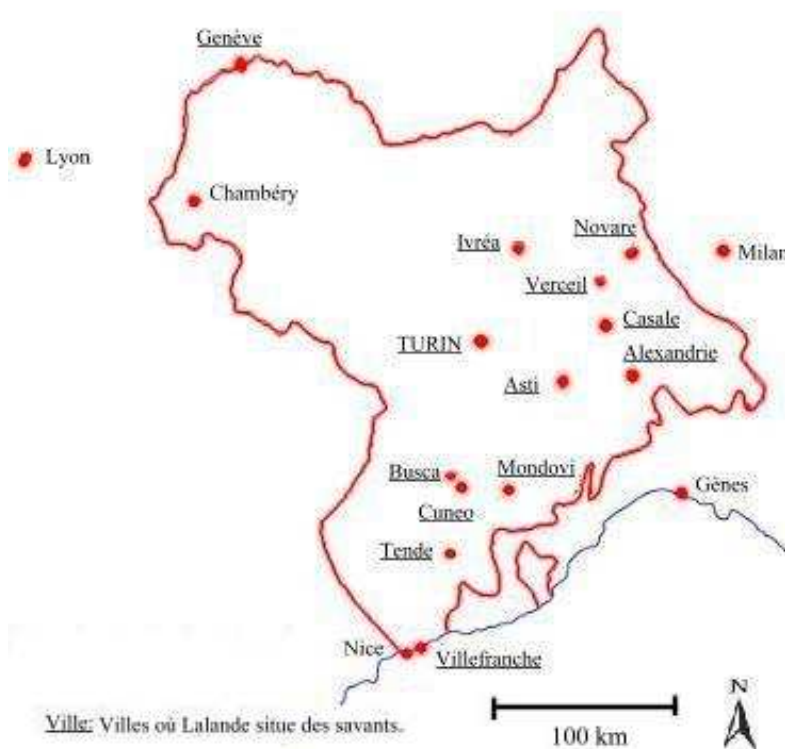
²⁵ VALLAURI, Tommaso, *Storia della poesia in Piemonte*, Torino, Chirio e Mina, 1841, II, pp. 85-87

²⁶ LALANDE, Jérôme, *Voyage en Italie*, Paris, Desain, 1786, Tome 1, Seconde édition pages 253 à 261

²⁷ *Ibid.* pages 206 à 209

déplacements des savants européens au cours du XVIII^e siècle. Lalande revient sur l'exemple du plus célèbre émigré piémontais ; il s'agit bien sûr de Joseph Lagrange qui, soutenu par d'Alembert en vue de la direction de l'académie de Berlin, afin de remplacer Leonhard Euler parti pour l'académie de Saint-Pétersbourg (qui était également le correspondant de Lagrange).

La seule référence faite à la Sardaigne se résume à M. Piazza, plusieurs années professeur de l'université de Cagliari. Cela est certainement dû au manque d'information de Lalande sur le sujet puisqu'il n'abordera pas la Sardaigne lors de son voyage puisqu'il va suivre la côte continentale de la mer tyrrhénienne pour son itinéraire de retour.



Carte 2 : Les villes où Lalande situe des Savants

Cette répartition (voir carte 2) des savants dans les Etats continentaux de la maison de Savoie, montre bien l'importance de la République des Lettres dans ces provinces. Mais elle met en avant l'importance des « outsiders » dans cette forme de sociabilité. Cette analyse est à rapprocher de celle de Laurence Brockliss, qui a

montré dans sa monographie sur le savant avignonnais Esprit Calvet²⁸ le rôle pour le médecin de son réseau dense de correspondants dans le midi de la France, en ce qui concerne la collecte d'objets antiques et d'inscription. C'est en partie l'enjeu de l'étude d'une source comme le voyage de Jérôme Lalande en Italie et plus particulièrement dans le Piémont. Certes, beaucoup de noms de la liste risquent de rester muets mais cette liste permet néanmoins de nommer, d'identifier et surtout de relier une bonne part des membres de cette « République des Lettres ».

Conclusion

L'étude du voyage de Lalande en Italie, a permis de dresser une image du monde des savants et des érudits dans le royaume de Piémont-Sardaigne ou du moins d'en saisir une partie des membres qui la composent. La description du voyage de Lyon vers Turin par le Montcenis renseigne également sur les différentes curiosités qui peuvent intéresser un savant comme Lalande tout au long du trajet à travers un ancêtre des guides de voyage. Turin apparaît comme une ville qui n'est anesthésiée par le pouvoir absolutiste de la famille de Savoie, mais qu'il s'agit d'un lieu de production et de discussions culturelles et scientifiques. Certes, l'importance intellectuelle et culturelle de la ville reste proportionnée à son potentiel démographique et s'avère modeste en comparaison de villes comme Paris ou Londres, mais on est loin du désert décrit par certains.

Le milieu savant de la capitale est composé plus particulièrement des professeurs de l'université, auxquels s'agrègent quelques amateurs éclairés (et le plus souvent fortunés), comme le comte de Saluces de Monesiglio, le comte de Tana ou le cardinal Hyacinthe Gerdil. L'étude des réseaux de sociabilités scientifiques dans le royaume de Sardaigne permet de mettre en évidence l'apport important de ceux que Brockliss nomme les « *outsiders* »²⁹ à la « République des Lettres » ; ou plutôt de mettre des noms sur ces hommes appartenant à la périphérie de la

²⁸ BROCKLISS, Laurence, *Calvet's Web: Enlightenment and the Republic of Letters in Eighteenth Century France*, Oxford U. Pr., 2002, 471 pp.

²⁹ BROCKLISS, Laurence, *Calvet's Web: Enlightenment and the Republic of Letters in Eighteenth-Century France*, Oxford U. Pr., 2002, 471 pp.

« république des sciences » et aussi de mettre en avant les liens qui les relient et quelque fois leurs rapports avec les grandes figures de la République.

Il permet également d'étudier cette catégorie de savant mal connue, qui constitue pourtant la majeure partie de la « République »³⁰. La tâche principale étant d'améliorer la connaissance de la « République des lettres » et de la « République des sciences » au XVIIIème siècle, notamment en retrouvant les figures les moins connues ou restées longtemps dans l'ombre de cette sociabilité intellectuelle, comme Louis Gérard, correspondant de Linné et d'Allioni (entre autres) installé à Cotignac dans le Var. Le travail pour identifier et connaître ces hommes est encore important ; il passe par des monographies comme l'étude de Brockliss sur Esprit Calvet³¹ ou encore le travail réalisé à Nîmes autour de la figure de Jean-François Séguier³². Mais au-delà de ces grandes figures il reste également à identifier tous les anonymes, les « sans-grades » de ces échanges européens et qui pourtant participent pleinement à la construction de cette espace des sociabilités savantes.

Le rôle du pouvoir royal n'a pas pour l'instant fait l'objet d'une étude approfondie, pourtant la plupart des créations des institutions turinoises semblent être validées a posteriori par le pouvoir royal, en garantissant la protection du roi à des initiatives privées : c'est ce qui semble être le cas du jardin botanique (1729), de l'Académie royale des sciences (1783) ou encore de la Société Agraire de Turin en 1785. En tout cas, le rôle de Charles-Emmanuel III qui finance le voyage de Vitaliano Donati dans l'Empire Ottoman (à la base des collections d'égyptologie de Turin) et celui de son fils, Victor-Amédée III, semblent déterminants puisque c'est au cours de leur règne que la plupart des grandes institutions turinoises reçoivent une protection royale. Cependant, on peut noter que Victor-Amédée III, contrairement à son père, semble plus récompenser les initiatives privées qu'il ne donne l'élan à ces créations.

La poursuite de cette recherche consistera à tenter d'élucider ces liens entre le pouvoir royal et le milieu des savants piémontais, le rôle de la famille de Savoie (comme celui de Charles-Emmanuel Ier et de sa collection d'art³³, ou les collections

³⁰ Ibidem

³¹ Ibidem

³² CHAPRON, Emmanuelle, *L'Europe à Nîmes : les carnets de Jean-François Séguier (1732-1783)*, Avignon, A. Barthélemy, 2008, 207 pages
ou AUDISIO, Gabriel, *Jean-François Séguier, 1703-1784: Un Nîmois dans l'Europe des Lumières: Colloque De Nîmes (17-18 Octobre 2003)*, Edisud, 2005, 280 pages.

³³ BAVA, Anna Maria, DARDANELLO, Giuseppe, di MACCO, Michela, et al., *Le collezioni di Carlo Emanuele I*, Turin, Fondazione CRT, 1995, 431 pages.

du Prince Eugène³⁴), grâce au mécénat et à travers l'université. Et surtout de s'interroger, si au-delà du rôle assigné aux différentes écoles fondé par la maison de Savoie pour la formation des cadres de la société sarde, il ne s'agit pas également de fonder une identité unique aux sujets des différents états réunis sous les pouvoirs de la maison de Savoie.

David Rousseau
Université de Nice Sophia-Antipolis, CMMC
David.Rousseau@etu.unice.fr

³⁴ SEEGER, Ulrike, Nuove ricerche sugli acquisti fatti da Carlo Emanuele III re di Sardegna nelle collezioni d'arte appartenute al principe Eugenio di Savoia, *Studi Piemontesi*, 31, no. 2, 2002, 321-339.